PARA

David Van Reybrouck

traduction de Monique Nagielkopf



ACTES SUD - PAPIERS

Photographie de couverture : © Reginald Verhofstede

Titre original : *Para*
Éditeur original : De Bezige Bij, Amsterdam

© ACTES SUD, 2018
pour la traduction française
ISSN 0298-0592
ISBN 978-2-330-11698-9

PARA

David Van Reybrouck

traduction du néerlandais (Belgique) par
Monique Nagielkopf

ACTES SUD - PAPIERS

I am alone, some people help me,
but, basically, I can do what I want.

Sergei Bubka

On ne peut se débarrasser des méchants
en les jugeant entièrement différents de nous.

Tzvetan Todorov

PERSONNAGE

Sergent Nico Staelens

I

Conférence du sergent Nico Staelens, ancien para-commando, aujourd'hui professeur d'éducation physique à l'Athénée Royal de Bruxelles.

Je vous remercie, mesdames et messieurs d'être venus si nombreux. Quand le comité de l'association m'a demandé de faire une conférence ce soir, je n'ai pas hésité longtemps. Vous avez tous vu l'affiche.

Ça fait presque vingt-cinq ans, maintenant, mais moi, ça ne m'a plus lâché. C'est normal, j'y étais. Mais j'espère que ce soir, ça vous intéressera aussi.

Je vérifie si le PowerPoint marche. Toujours un petit suspense, hein, pour un conférencier. Eh oui, même s'il a été para. Et voilà. En route.

Bon, voilà pour le titre. Et je vais vous le dire du même coup : j'espère bien qu'il n'y a pas des couillons de naïfs dans la salle, ce soir. On ne va pas commencer à déconner sur les mesures d'économie. S'il y a des questions là-dessus à la fin, ma réponse, je vous la donne en primeur : un pays digne de son nom a besoin d'une armée digne de ce nom. Point-barre. Il faut continuer à investir. Une armée, c'est comme un logiciel antivirus sur votre ordi. Si vous ne faites rien… OK, c'est une option possible. Le monde s'arme ; et vous, vous désarmez. Bon vent. Mais ça s'appelle "défense", hein, pas "offensive" ni "agression", juste "défense". Protection. Si vous êtes contre l'armée, vous pouvez tout aussi bien être contre un verrou sur la porte. Allez, y en a-t-il un parmi vous qui n'a pas verrouillé sa porte d'entrée en venant ici ? Ou laissé sa voiture ouverte ? Je ne fais que demander, hein. Juste demander. Voilà. Donc, on participe à la défense.

Diapo !

Il montre une carte de l'Afrique.

La carte de l'Afrique, vous la connaissez, mais je ne vais pas vous demander de pointer la Somalie. Moi aussi, j'ai dû la chercher dans le temps, dans l'*Encyclopædia Universalis* de mes parents, quand nous y avons été envoyés.

La Corne de l'Afrique – qu'est-ce que c'est, où c'est, en fait ? Je vois quelques jeunes ouvrir de grands yeux. L'*Universalis*, ça ne vous dit rien ? Ah non ? Ça me fiche un sacré coup de vieux. C'était Wikipédia, mais en relié. Deux mètres sur l'étagère. Trente gros volumes. Mais alors, gros. Moi, ils me servaient d'haltères. Pour mon *power training*. Pour faire des développés couchés. Bon, la Corne de l'Afrique, c'est ici. Vous voyez illico pourquoi on l'appelle ainsi. Elle a la forme d'une corne, mais je vous le dis illico aussi, c'est pas la corne d'abondance. Et ça, c'est la Somalie, la trompe de la corne. Ça a beau être en bord de mer, c'est surtout désert et savane. Et ici, c'est l'Éthiopie, qu'on connaît pour ses famines. La plupart d'entre vous s'en souviennent certainement.

Il chante.

We are the world, we are the children.

Vous vous souvenez, non ? Ah, voilà. C'était ici. Et ici l'Érythrée, qui faisait partie de l'Éthiopie, dans le temps. Même misère. Voilà Djibouti. Et voilà le Soudan. Encore un de ces lieux charmants. Ça, c'est le Soudan du Sud, la plus jeune nation du monde, mais vous ne voudriez pas y vivre. Et là, c'est où commence le Kenya. Aussi plein d'enfants avec des gros ventres. Voilà, vous avez une idée du truc, du coup.

Diapo !

Et c'est en Somalie que nos forces armées ont été déployées pendant un an. De décembre 92 à décembre 93. Les Américains, ils étaient surtout dans la capitale, Mogadiscio, à la côte. Et nous les petits Belges, on pouvait se charger de toute la région autour de Kismaayo. Un territoire énorme, mais en un an, on l'a pacifié. D'abord Kismaayo elle-même, une ville portuaire de 60 000 hommes avec 60 000 réfugiés en plus. Et puis tout l'arrière-pays, 250 sur 200 kilomètres. C'est plus grand que la Belgique, qu'est-ce que je dis, c'est même plus grand que les Pays-Bas.

Attendez, j'ai aussi une carte de la région.

Diapo !

Il montre une carte de la région de Kismaayo.

Voilà, c'était le territoire qui nous était dévolu. Ici, on a l'océan Indien. Et là, la frontière avec le Kenya. Ça, là, c'est le fleuve Jubba, le seul fleuve de la région. Et Kismaayo se niche dans son estuaire. C'est d'ici que part la route. La Somalie n'a qu'une seule route en dur, elle va comme ça, de l'aéroport, et puis le long de la côte à Mogadiscio et plus loin. Pour le reste, il n'y a que des pistes, elles sont indiquées par les pointillés. Et elles vont à Bandar Salaam, Afmadow, Bilis Qooqaani – des petits villages dans l'arrière-pays. Dhobley, ici, à la frontière, j'y suis allé. Ça varie entre cinquante familles et deux cent cinquante familles. Jilib, ici, compte bien mille familles. Et voilà ce qu'il nous fallait pacifier. Et fissa, encore bien. Comment s'y prend-on ? Je vais vous le dire : en commençant par sécuriser un lieu.

Diapo !

Il montre une photo aérienne indiquant la ville, la base militaire et l'aéroport.

Devant la côte de Kismaayo, se trouve une longue presqu'île. Elle a la forme de la cédille d'un C, pourrait-on dire. Et la première chose que nous avons faite, c'est de la sécuriser, ce qui veut dire, on boucle tout. Checkpoint Beach, hop, *schluss damit*, et la longue jetée était à nous.

On dormait près des rochers, sur Hamburger Hill. Et au bout de la jetée, on avait la LogBase. C'était là qu'était amarrée le *Zinnia*, la frégate qui assurait l'intendance. Dans les vieux bâtiments portuaires étaient logés les officiers haut gradés, les services de renseignements, les pilotes d'hélicoptères. Et aussi les mecs des unités de transmission, avec leurs mâts de radio, et le service chirurgical. Les cadres supérieurs, hein, les malins. Je n'y allais presque jamais, je n'étais que sergent. OK, pour les dix hommes en dessous de moi, j'étais le chef, mais j'avais encore dix rangs de chefs au-dessus, vous voyez ?

All right, une presqu'île, quoi.

Et de là, on se met à pacifier, étape par étape.

Peace keeping, maintien de la paix et par moments, *peace enforcement*, l'imposition de la paix. Oui, c'est bizarre, imposer la paix mais ça veut juste dire qu'on peut tirer aussi, pour faire arrêter les autres de tirer.

D'après tous les experts internationaux, nous avions les missions les plus pénibles de toute la Somalie. C'est que ça bardait, là, vraiment. Le clan de Morgan contre le clan de Jess. Les enfants qui lançaient des pierres à la fronde, à vingt mètres et en plein dans le mille.

Nous faisions partie d'une opération de l'ONU : UNOSOM (*United Nations Operation in Somalia*), avec trente autres pays, déployés partout. Total des troupes : 28 000 hommes. Participation belge : trois fois avec un détachement de près de 1 000 hommes. Notre régiment de para-commandos se compose de trois bataillons et chacun de ces bataillons était là pour quatre mois et des poussières. De décembre 92 à mars 93 : 1er para de Diest, les bérets rouges, sous les ordres de Jacqmin. Il n'était encore que lieutenant-colonel, mais il avait un punch extraordinaire, sa mission était expéditionnaire, comment dire, très dynamique, en fait, très agressive. Ses hommes devaient arriver à contrôler Kismaayo à un moment où les combats armés faisaient rage. Avec beaucoup de morts dans la population locale, à l'époque. D'avril à juillet-août, c'était au tour des Wallons : le 2e commando de Flawinne, les bérets verts, sous la direction du général Vandeweghe. Lui, il était plutôt du genre diplomate, il a consolidé tout le bazar, après la première phase agressive-dynamique. Ça tenait plus du *peace keeping*. Et puis, ça a été à nous, le 3e para de Tielen, de nouveau les bérets rouges. Notre commandant de bataillon était le colonel Stavels. Et que dire de Stavels ? Un génie d'après certains, un cinglé pour les autres. Voilà. Je n'en sais rien, je ne lui ai jamais parlé. Il opérait plutôt à l'intérieur des terres. Ramener le calme dans l'arrière-pays, c'était ça, son boulot. Il amenait des groupes de quatre ESR dans les villages, par hélicoptère. "Équipe spéciale de reconnaissance", des superparas, quoi. Des durs de dur. Entraînés dans les Alpes et le Sahel. Des jours entiers sans nourriture. Des fortiches. On leur donne une liaison radio et pour le reste, démerdez-vous. Ils devaient contrôler un village de deux mille